

SESSION 2014

**AGRÉGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

Section : LETTRES MODERNES

**COMPOSITION À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS AUTEURS
DE LANGUE FRANÇAISE**

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Dans une classe de Première, vous étudierez le groupement de textes suivant dans le cadre de l'objet d'étude « Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours ».

Vous présenterez votre projet d'ensemble et les modalités de son exploitation en classe.

Texte 1 : « France mere des arts », Du Bellay, *Les Regrets* (1558), IX

Texte 2 : « Je veux peindre la France une mere affligee », Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques* (1616), I, Misères, v.97-130

Texte 3 : « Tout s'en va », Hugo, *Châtiments* (1853), Livre V « L'autorité est sacrée », IV

Texte 4 : « Radio-Moscou », Louis Aragon, *En Français dans le texte* (1943)

Texte 1

France mere des arts, des armes, et des loix,
 Tu m'as nourry long temps du laict de ta mamelle :
 Ores, comme un aigneau qui sa nourrice appelle,
 Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant advoué quelquefois,
 Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle ?
 France, France respons à ma triste querelle :
 Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmy la plaine,
 Je sens venir l'hyver, de qui la froide haleine
 D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.

Las, tes autres aigneaux n'ont faute de pasture,
 Ils ne craignent le loup, le vent, ny la froidure :
 Si ne suis-je pourtant le pire du troppeau.

Du Bellay, *Les Regrets* (1558), IX
 (orthographe non modernisée)

Texte 2

Je veux peindre la France une mere affligee,
Qui est entre ses bras de deux enfans chargee.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tetins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnoit à son besson¹ l'usage ;
Ce volleur acharné, cet Esau malheureux,
Faict degast du doux laict qui doit nourrir les deux,
Si que, pour arracher à son frere la vie,
Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie.
Mais son Jacob, presé d'avoir jeusné meshui,
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,
A la fin se defend, et sa juste colere
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mere.
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs rechauffez ne calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflict se r'allume et fait si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.
Cette femme exploree, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
Elle void les mutins tout deschirez, sanglans,
Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchant.
Quand, pressant à son sein d'un' amour maternelle
Celui qui a le droit et la juste querelle,
Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas las
Virole en poursuivant l'asyle de ses bras.
Adonc se perd le laict, le suc de sa poitrine ;
Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;
Or vivez de venin, sanglante geniture,
Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture. »

Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques* (1616), I, Misères, v.97-130.
(orthographe non modernisée)

¹ besson : jumeau

TOUT S'EN VA

LA RAISON

Moi, je me sauve.

LE DROIT

Adieu ! je m'en vais.

L'HONNEUR

Je m'exile.

ALCESTE

Je vais chez les Hurons leur demander asile.

LA CHANSON

J'émigre. Je ne puis souffler mot, s'il vous plaît,
Dire un refrain sans être empoignée au collet
Par les sergents de ville, affreux drôles livides.

UNE PLUME

Personne n'écrit plus ; les encriers sont vides.
On dirait d'un pays mogol, russe ou persan.
Nous n'avons plus ici que faire ; allons-nous-en,
Mes sœurs, je quitte l'homme et je retourne aux oies.

LA PITIÉ

Je pars. Vainqueurs sanglants, je vous laisse à vos joies.
Je vole vers Cayenne où j'entends de grands cris.

LA MARSEILLAISE

J'ouvre mon aile, et vais rejoindre les proscrits.

LA POÉSIE

Oh ! je pars avec toi, pitié, puisque tu saignes !

L'AIGLE

Quel est ce perroquet qu'on met sur vos enseignes,
Français ? de quel égout sort cette bête-là ?
Aigle selon Cartouche¹ et selon Loyola²,
Il a du sang au bec, Français ; mais c'est le vôtre.
Je regagne les monts. Je ne vais qu'avec l'autre.
Les rois à ce félon peuvent dire : merci ;
Moi, je ne connais pas ce Bonaparte-ci !
Sénateurs ! courtisans ! je rentre aux solitudes !
Vivez dans le cloaque et dans les turpitudes,

¹ Cartouche : célèbre bandit de grands chemins du XVIIIe siècle.

² Loyola : fondateur de la Compagnie de Jésus au XVIe siècle.

Soyez vils, vautreZ-vous sous les cieuz rayonnants !

LA Foudre

Je remonte avec l'aigle aux nuages tonnants.
L'heure ne peut tarder. Je vais attendre un ordre.

UNE LIME

Puisqu'il n'est plus permis qu'aux vipères de mordre,
Je pars, je vais couper les fers dans les pontons.

LES CHIENS

Nous sommes remplacés par les préfets ; partons.

LA CONCORDE

Je m'éloigne. La haine est dans les cœurs sinistres.

LA PENSÉE

On n'échappe aux fripons que pour choir dans les cuistres.
Il semble que tout meure et que de grands ciseaux
Vont jusque dans les cieuz couper l'aile aux oiseaux.
Toute clarté s'éteint sous cet homme funeste.
Ô France ! je m'enfuis et je pleure.

LE MÉPRIS

Je reste.

Jersey. Novembre 1852.

Hugo, *Châtiments* (1853), Livre V « L'autorité est sacrée », IV

Texte 4

RADIO-MOSCOU

France écoute On dirait une chanson française
L'août profond murmure au cœur de la forêt
Un amour qui ressemble au nôtre trait pour trait
France écoute On dirait qu'un autre a ton secret
France écoute On dirait une autre Marseillaise

La musique lointaine a l'accent de chez nous
Cette blancheur c'est l'aube et tout m'y remémore
Aude avec ses bras blancs entourant Roland mort
Pour que ne passent pas les petits chevaux mores
Ce beau garçon qui lançait si bien les cailloux

Qu'elle est près de mon cœur la musique lointaine
C'est l'écho redoublé du sanglant autrefois
Jeanne d'Arc y tressaille à de nouvelles voix
Et dans les yeux du peuple aujourd'hui je revois
Xaintrailles¹ qui lavait son front à la fontaine

Les mots grisants sont-ils devenus étrangers
Ce n'est pas le latin qu'on enseigne à l'école
C'est le tambour qui roule encore au pont d'Arcole
C'est Bara² c'est Kléber et cette clameur folle
Cette sainte clameur La patrie en danger

France écoute On dirait que ta voix n'est plus seule
Le ciel est moins obscur le malheur moins pesant
Tu te tais tu te tais pareille au paysan
Qui sait que son espoir est comme un partisan
Caché le cœur battant dans la paille des meules

Le soleil de Valmy se lèvera tantôt
On avait oublié dans la nuit du naufrage
Ce que c'est en français que le cœur à l'ouvrage
Il est contagieux l'exemple du courage
L'hiver prochain sera coupant comme un couteau

Été 41³

Louis Aragon, *En Français dans le texte* (1943)

¹ Xaintrailles : seigneur français qui s'illustra pendant la guerre de Cent Ans.

² Bara : héros légendaire de la Révolution française mort au combat à 14 ans.

³ Date de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nazie.